

piscine, la jeune fille veut qu'on lui mette de la crème dans le dos, mais on sent que ce n'est ni insignifiant, ni superficiel, ni banal. C'est un événement d'une grande rareté, peut-être la chose la plus dingue dont un homme qui n'est pas sûr de survivre puisse rêver. Cela, Hajnóczy ne le dit jamais. Il se contente de montrer, sans aucun effet de style, un type mettre de la crème dans le dos d'une fille. Le lecteur trouve d'abord cela insuffisant, veut protester, mais commence au même moment à sentir quelque chose. Ce quelque chose, aurait dit Kosztolányi, c'est la littérature elle-même.

Philippe Franceschi

Éric Chauvier, *Les Nouvelles Métropoles du désir*, Allia, 2016, 77 p., 7 €

Une sorte de parcours : celui de l'initié ; un petit ouvrage, sorte de précis, de *vademecum* en abrégé ; un ingrédient indémodable mais remis au goût du jour, customisé : l'ironie. Le résultat est un curieux mais très intéressant avatar d'un *non sentimental journey*. Éric Chauvier nous emmène dans un périple audiovisuel où la caméra est rivée au poing, comme une arme à images dont il nous assène quelques coups qui portent. Le tout est savamment maîtrisé, « commenté » par la voix off d'un sociologue aguerri et par définition toujours sur le terrain, puisque lui-même est partie prenante du « parcours » et de ce « territoire » dont il prend soin de nous rappeler le pedigree linguistique : « droit de terrifier ». La terreur. L'indifférence. L'ironie qui ne sauve plus. Voilà La Trinité, ou plutôt le cerbère qui garde l'entrée des enfers du citoyen jadis déjà portraituré sans la moindre complaisance par Georg Simmel, philosophe et sociologue allemand que Chauvier a l'honnêteté de citer dans son opuscule. Le *hipster* brutalisé, sacrifié, « hallalisé » (on verra comment) par de modernes gorgones – rappelons au passage qu'elles étaient trois elles aussi –, par des banlieusardes enracaillées jusqu'aux yeux, n'est en effet pas très éloigné de cet habitant de la ville, cet être pathétique dont la faculté à s'adapter à la

mégapole et à adhérer au système économique d'une ville s'exprimait déjà par sa facilité à adopter cet air blasé que singent les « types » « audiovisuels » que nous montre Chauvier et qui « évoluent » dans l'espace globalisé d'un bar aux « codes mondialisés ». Pourquoi « audiovisuels », ces « types » ? Parce que Chauvier, s'il se montre ici brillant, c'est en ce qu'il sait parfaitement décoder la musique d'un lieu, et surtout ce en quoi l'une interagit avec l'autre pour modifier leur statut respectif premier et s'inféoder de concert, si je puis dire, à la loi du « mix », ou du « remixé », la musique ou plutôt son « volume » devenant alors « omniscient », ne sachant rien que l'espace qu'il occupe et à qui il insuffle ce néant dont vont se nourrir les consommateurs « urbains, trop urbains ». Chauvier sait aussi très bien décrypter les images qui ne renvoient plus au monde dont elles sont issues mais qui « ne semblent pas faites pour être vues », qui « apparaissent dans le champ de perception plutôt comme des points de connexion avec un monde extérieur que l'on suppose vaste et virtuel. » Ce que Chauvier nous dit de la « musique », il nous le dit également de l'image et du cinéma : la priorité est donnée désormais à l'« ambiance », elle-même étant édictée par la « tendance ». Le cinéma « mainstream » peut ainsi être « réaffecté » et servir de modulateur d'ambiance dans un espace où « rien » ne se passe. L'idée de « catalogue » de films d'ambiance est alors tentante et Chauvier ne s'en prive pas :

« Un catalogue non exhaustif de films à fort potentiel visuel peut même être constitué, chacun renvoyant à un stéréotype culturel associé à un thème et par là, à une ambiance : *Coup de foudre à Notting Hill* (l'amour), *Pretty Woman* (l'ascension sociale), [...] *Le Roi Lion* (la réussite) », etc.

La terreur : un *hipster* « dont l'apparence fashion vaguement efféminée » a de quoi déplaire au plus haut point à ces trois « meufs de cité » est passé à tabac. Lorsque les trois « jeunes filles » ont « hallalisé » le *hipster*, elles quittent la scène parisienne en criant, avant de s'en retourner dans leurs « zones » : « Biatch, viens pas tester la Ouest Side ».



Ce sont les « paroles » d'une « chanson » d'un certain « Booba ». Peu importe ce que sont ces « existants », le tout est de savoir qu'ils existent, malheureusement. Tout cet attirail sort des cloaques, nous explique Chauvier. De quel autre endroit pourrait-il sortir ? Et comme cette vision de la ville, nullement inventée, possède un tout à l'égout sous-terrain mais n'en étant pas moins fidèle, géographiquement parlant, à la surface urbaine qu'il soulage de sa sanie, nous voyons avec la précision scientifique du sociologue comment s'agence cette combinaison quasi cellulaire qui veut que le *hipster*, i.e. l'être urbain « adapté », porte en lui « la responsabilité des *terrae incognitae* que sont devenus [ces] cloaques classés « sensibles » ». Ce que l'on pourrait appeler « une étude pointue d'une tranche sociétale minoritaire dominante » aborde aussi le thème des « Colombines », ces jeunes qui décident un beau jour de faire un carton en tirant sur leurs congénères. Chauvier montre à quel point nous avons du mal à « appréhender » ce phénomène, reproductible à une autre échelle, dans ce bar branché où les codes nécessaires pour commander une simple bière échappent au narrateur : c'est qu'il fait partie de ceux qui ne comprennent pas les Colombines, de ceux qui n'ont pas subi de « réaffectation » permettant d'« en être », d'appartenir au centre urbain des métropoles du désir, où désirer signifie d'ailleurs autre chose. Pas étonnant, donc, que la majorité dominée par la minorité dominante se sente larguée. Parallélisme : le beuf de banlieue et les beurettes deviennent des laissés pour compte. L'ami –devenu beuf– du narrateur, traitant cette petite frappe de Karim Benzema de « sale bougnoule », est placé au même niveau que les trois gorgones qui « fument » le *hipster*, emblème vivant de ceux qui s'apparenteraient, selon Chauvier, à l'ange baudelairien de *Réversibilité*. Mais le poète sait implorer les prières de l'ange, ce dont seraient bien incapables les Rihanna, Lana del Rey et autre Beyoncé de la télé-poubelle dont Chauvier s'est inspiré pour l'onomastique de ces « branchés » qu'il étudie, tapi dans un coin du Dark Rihanna, le bar où il faut « en être » avant que d'y être...

La terreur, puis l'indifférence. Ou plutôt l'indifférenciation. Chauvier nous explique cette mécanique : le *hipster* est une sorte de

catalyseur chimique qui agit socialement en différenciant la réalité : « Par sa seule présence, il produit des situations pleines de pouvoir, de savoir et de beauté ; à mesure qu'il avance, il crée d'autres situations qu'il plonge dans l'obscurité. » Libre à nous de prêter de l'ironie aux propos de l'auteur. Pour ma part, je ne peux que sourire en repensant à Baudelaire le dandy et aux abîmes qui le séparent –et le préserve– de ce « pouvoir/savoir/beauté » issus des cloaques de la société de consommation et de l'usage du fric. Quoi qu'il en soit, les beurettes ont « hallalisé » le *hipster* parce qu'il les avait irrémédiablement ghettoisées dans cette « obscurité » que son « pouvoir » a créée. En l'agressant, en lui signifiant de ne pas « tester la Ouest Side », font-elles autre chose qu'imposer d'autres codes, d'autres frontières invisibles mais tout aussi empreintes de terreur ? Simplement, les leurs sont « hallal », acceptables parce que contraires, donc propres à la consommation des marges, la consommation comme excroissance de la société de consommation, et pourtant participant aussi de l'édification de ces métropoles du désir où les uns ne savent plus ce que désirer veut dire et où les autres veulent implanter sans y parvenir jamais leur détestation de l'objet – des objets – désirés. La racaille dévalant les « Champs », désirant et détestant dans un même mouvement ce qu'elle voit : image moderne d'une race de Caïn ?

La fin du petit livre de Chauvier est très forte. Du miel, pour un sociologue. D'abord, en conclusion, Chauvier nous explique que la terreur préside au concept de métropoles du désir. La différenciation opérée par les « *hipsters* » reclasse tout le monde en allouant à chacun une place où il sera plus ou moins terrorisé selon qu'il pourra maîtriser cette terreur grâce au monde du spectacle ou qu'il sera liquéfié par fautes de moyens financiers pour le faire. Chauvier pousse la finesse de l'analyse jusqu'à nous dire que les *hipsters* ont « mauvaise conscience » à l'idée de vivre « en touristes dans l'artifice d'une existence hors-sol ». Autrement dit le subterfuge peut être découvert. Mieux : il l'est. Alors ? Et c'est là le feu d'artifice de ce petit livre : Chauvier nous dévoile l'existence, nous « donne » le nom des vrais terroristes : les « aménageurs des nouvelles métropoles du désir ». À quoi servent-ils, ces enzymes socié-



taux ? Tout simplement à mieux cercler le vice, ou à mieux vicier le cercle, c'est comme on voudra. Chauvier appelle cela « stimuler la libido urbaine ». Un enculage réciproque, en somme. Voici comment cela fonctionne : les citadins « coincés » ne répandent pas assez de stimuli, s'étiolent et perdent de leur pouvoir à répandre cette terreur si nécessaire à leur milieu ambiant. Qu'à cela ne tienne : on les frotte des stimuli contraires, ceux des « résidents des limbes », autrement dit les zonards. « La grande ville moderne doit aussi intégrer, le temps d'une projection, ceux qui ne peuvent l'occuper, afin de produire une authenticité crédible », Chauvier dixit. Autrement dit, faire un truc tout bête et tellement politiquement correct : créer du lien. Mais soyons sérieux, restons scientifiques et disons qu'on traite ici de pollinisation : angiospermes et gymnospermes se donnent pour un instant la main, les uns gantés de pécar, les autres fleurant le shit. Comme le dit si bien Chauvier, ici, le cercle est vicieux, mais le vice est roi.

Dans une toute autre dimension, Baudelaire le dit très bien aussi : la vraie civilisation est « dans la diminution des traces du péché originel. » Il parle aussi de nos « races d'Occident ». Il dit que peut-être elles seront détruites. Il dit que « Peuples nomades, pasteurs, chasseurs, agricoles, et même anthropophages, *tous* peuvent être supérieurs, par l'énergie, par la dignité personnelle, à nos races d'Occident. » Tout cela semble bien ironique. Bien prophétique aussi.

D'un autre côté, on peut se sentir bien loin de tout ce monde. Et se demander s'il vaut la peine qu'on parle de lui. Comme disait Wilde, « plus on analyse les gens, plus les raisons de les analyser disparaissent. » Et tout compte fait, il est réconfortant de penser que, sans aucun doute, ces métropoles sont au fond animées du désir de disparaître. Pour notre plus grand bonheur.

*Ramón Romero Naval*